

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 1 MARS, 1866. No. 11

LES
Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE XX.

LE DERNIER JOUR DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE.

Le docteur Guillotin et le lieutenant général se connaissent.

Ils s'étaient rencontrés dans le monde des philosophes, ou l'homme de science allait quelquefois, et où l'homme de cour allait souvent.

Le médecin estimait dans M. de Crosnes un magistrat intelligent et intègre.

Le magistrat estimait dans M. Guillotin un savant, agréable au roi et universellement considéré.

Il se leva, présenta un fauteuil au docteur, et quand ils eurent échangé les formules ordinaires de la politesse. — Qu'est-ce qui me vaut de si matin l'honneur de votre visite? demanda M. de Crosnes au médecin.

M. Guillotin leva la tête, et à travers ses lunettes regardant le lieutenant général, il répondit d'une voix très nette : — Un crime!

— Politique? demanda vivement M. de Crosnes.

— Non, rassurez-vous! il s'agit d'un pauvre ouvrier qu'on a voulu empoisonner. Et le docteur Guillotin raconta de point en point avec les plus grands détails et la plus sévère exactitude tout ce qu'il avait vu, appris et découvert à l'auberge de la Croix-d'Argent; la disparition de Claude Chopin; du samedi 11 juillet au mardi 14, le silence qu'il gardait obstinément sur l'emploi de son

temps pendant ces trois jours, les paroles entrecoupées qu'il avait laissé échapper dans son délire; la tentative d'empoisonnement dont il avait failli être la victime.

M. Thiroux de Crosnes écouta tout ce récit avec une attention constante. Il ne semblait pas qu'il eût l'esprit occupé d'aucune préoccupation personnelle.

Le docteur dans le rapport des faits n'omit aucune particularité, excepté celles qui eussent découvert au lieutenant général les secrets du Compagnonnage.

— Qui soupçonne-t-on?

— Personne.

— Qui est entré dans la chambre du malade?

— Son oncle, sa cousine, moi et un petit bossu qui s'appelle l'Eveillé.

Le lieutenant général fit quelques questions au docteur, relativement à l'Eveillé. Le docteur y répondit.

— Docteur, fit M. de Crosnes, il faut que je donne l'ordre d'arrêter ce jeune garçon qui était dans la chambre du malade, peu d'instants avant la découverte du crime projeté. Il n'y a que lui qui ait pu le commettre.

— Quel intérêt aurait-il eu?

— La vengeance! Il était, m'avez-vous dit, repoussé par la fille de Brulot, il a voulu se défaire d'un rival qu'il a cru préféré.

La perspicacité du magistrat avait en un instant pénétré toutes les secrètes affections des personnes au milieu desquelles le crime avait été tenté, et les différents mobiles qui avaient pu diriger leurs volontés.

Le docteur garda le silence un moment, puis, après avoir un peu réfléchi. — Vous voulez faire arrêter ce garçon?

— Mais, sans doute; c'est le coupable.

— Hé bien, non, fit le médecin ; mes soupçons sont ailleurs.

Alors il raconta qu'au milieu de son délire cérébral, quelques heures avant le moment où le poison avait été trouvé dans la tasse, Claude Chopin s'était écrié qu'il y avait quatre personnes dans la chambre. — Nous n'étions que trois, et je crus à une erreur ; mais le délire ne trompe pas.

Le lieutenant général regarda fixement le malade.

— Vous croyez ? lui dit-il.

— Oui, répondit l'homme de science. Je n'ai pas cru à Mesmer, mais je crois à ce que je vous rapporte.

— Vous n'étiez que trois dans la chambre du malade ? demanda le magistrat, qui ne pouvait se défendre d'ajouter foi et de prendre un intérêt de curiosité à ce que disait M. Guillotin.

— Nous n'étions que trois, reprit celui-ci. Le malade a vu une quatrième personne : c'est ce quatrième personnage qui a versé le poison.

— Qu'en concluez-vous, docteur ?

— Qu'il ne faut pas faire arrêter l'Éveillé.

— S'il n'est pas coupable, il sera mis en liberté.

— Mais le coupable ?

— Le quatrième ?

— Oui, si je le découvre ?

— Vous le ferez arrêter.

— Mon titre de député ne m'en donne pas le pouvoir.

— Eh bien ! fit le lieutenant général de police, pressé de terminer cette affaire, voici un pouvoir en blanc ; vous pouvez avec ceci faire enfermer qui vous voudrez à la prison du Petit-Châtelet ; et il remit au médecin un mandat de justice criminelle.

— Vous voilà chargé seul de l'enquête, docteur, ajouta en souriant le magistrat.

— C'est ce que je voulais obtenir en venant ici, répondit M. Guillotin en se levant.

Encore un moment, fit le lieutenant ; j'ai un service à demander à votre science.

Il fit connaître au docteur Guillotin le contenu des chiffres qu'avait lus M. Poriquet.

— Vous voyez, dit-il, qu'il est impor-

tant pour moi de tirer la vérité de ce Marseillais qui est d'après ceci à l'Hôtel-Dieu.

— Je le vois.

— Eh bien ! docteur, vous êtes médecin de l'Hôtel Dieu ! ne pouvez-vous rien savoir ?

Le docteur Guillotin prit un air très-sérieux.

— Je puis tout savoir, mais je ne puis rien dire. Si le médecin est le confident du malade, c'est à la condition de garder le secret.

— Très bien, répliqua le lieutenant qui ne voulut pas paraître recevoir une leçon de délicatesse ; aussi n'est-ce pas cela que je demande de vous docteur ?

— Que demandez-vous ?

— Votre avis sur cette question. Le malade qui a nom le Marseillais peut-il être enfermé dans les prisons du Châtelet ?

— Vous n'en voulez pas plus de moi ?

— Non, docteur, cela suffira.

Quelques instants après, M. Guillotin quittait le Châtelet, et il se rendait à l'Hôtel-Dieu.

À la même heure un mandat d'amener était décerné contre l'Éveillé.

À peine le docteur Guillotin était-il sorti, que le lieutenant général appela un de ses agents.

— Voici trois ordres, dit-il, en présentant à l'agent trois mandats d'amener qu'il venait de signer.

Il faut arrêter premièrement un jeune ouvrier appelé l'Éveillé ; il est sorti cette nuit de l'auberge de la Croix-d'Argent, rue du Petit-Musc. C'est un petit homme bossu. Vous irez aux renseignements sur son compte dans les environs de l'auberge indiquée. Il la fréquente. Quand il sera arrêté, vous le conduirez aux prisons basses.

— Très bien, répondit l'agent.

— Secondement, vous irez à l'Hôtel-Dieu, et vous ferez porter aux mêmes prisons un malade qui a pour nom le Marseillais. Vous le ferez chercher dans les salles où on a déposé les blessés de la Bastille. Il doit être là. Mais vous n'ordonnez le transport du malade que si le docteur Guillotin en donne l'autorisation.

L'agent inclina la tête.

— Troisièmement, vous ferez sur-

veiller les abords de l'Hôtel-Dieu. Si un homme, qu'on surnomme l'Américain, demande des nouvelles, ou veut pénétrer auprès du Marseillais, vous le ferez arrêter, et vous le mettrez au secret le plus absolu, sous triple garde.

L'agent sortit.

Le lieutenant général, resté seul, reprit le papier où les chiffres étaient écrits.

Il paraissait plongé dans une méditation profonde, et il est inutile d'ajouter que plus il réfléchissait, plus ses appréhensions étaient sinistres.

— Me tuer, et dans les vingt-quatre heures! se disait-il tout bas, encore si l'ordre était daté. — M. le lieutenant général ne délivrait jamais un mandat d'arrêt, de dépôt, ou d'amener, sans le dater par an, jour et heure, avec l'exactitude la plus imperturbablement ponctuelle. Enfin, ajouta-t-il, nous verrons.

En disant ces mots, il jetait autour de lui un regard plein d'indéfinissable inquiétude.

— Chaulat, se disait-il, Chaulat, je ne connais pas ce nom; et il réfléchissait.

La réflexion réveilla un souvenir; M. Thiroux, de Crosnes se frappa le front. Chaulat, murmura-t-il, c'est le nom de ce mystérieux personnage, dont nous avons fait fouiller la maison, il y a un an; il demeurait dans le quartier... Saint-Antoine.

Les réminiscences du lieutenant général furent interrompues par le bruit qui vint jusqu'à lui. C'était la voix d'une personne qui voulait forcer la consigne.

— On n'entre pas, criaient les laquais.

La porte du cabinet où se trouvait le lieutenant général s'ouvrit brusquement.

Un homme entra.

Sa taille haute était encore relevée par un air d'arrogance superbe. Il portait un large chapeau de feutre, qu'il n'ôta pas, en franchissant le seuil du cabinet.

Des yeux pleins d'un feu sombre brillaient comme ceux d'une bête fauve quand elle découvre une proie longtemps convoitée.

Les sourcils de cet homme, et les cheveux qui s'échappaient sous les larges bords du chapeau, étaient blancs.

L'homme était cependant encore jeune.

— Le lieutenant général de la police? fit-il en voyant M. Thiroux de Crosnes. Celui-ci étonné, confondu de cette audacieuse introduction, du ton insolent de cette question, se souleva sur son fauteuil.

Il était très-pâle, d'indignation ou de frayeur? Des deux sentiments réunis.

— Le lieutenant général de la police, c'est moi, répondit-il d'une voix qu'il voulait affermir, mais que l'émotion rendait chevrotante.

— Eh bien! fit le nouveau venu en s'approchant du bureau près duquel était assis le magistrat, vous n'êtes plus rien.

— Comment? demanda M. de Crosnes, étourdi par une telle assurance.

— Non, monsieur, répondit le singulier personnage. Il tira un papier et en lut le contenu:

ARRÊTÉ DE LA MUNICIPALITÉ DE PARIS

Hôtel-de-Ville, 16 juillet 1789.

La Municipalité,

Considérant les troubles qui, dans les journées des 13 et 14 courant, ont agité les citoyens de Paris et nui au bon ordre;

Considérant qu'il est urgent de pouvoir immédiatement à la sécurité publique, à la destruction des abus; et à la poursuite des ennemis du peuple;

ARRÊTE:

Art 1er.—La lieutenance générale de la police est abolie.

Art 2.—La Municipalité reprend l'exercice de tous les pouvoirs et attributions afferant préalablement à la lieutenance générale supprimée.

Art 3.—Le présent arrêté sera signifié au citoyen Thiroux de Crosnes, ci-devant lieutenant général de la police, lequel remettra les notes, papiers, archives, documents et tout ce qui concerne son administration.

Art 4.—La Municipalité charge de l'exécution du présent arrêté, et commet provisoirement à la direction de la police municipale le citoyen Chaulat.

Pendant la lecture de cet arrêté, M.

Thiroux de Crosnes était demeuré immobile, les yeux ouverts par l'étonnement, les joues pâles.

— Au nom de Chaulat, il se leva de son fauteuil comme frappé d'une secousse magnétique.

— Chaulat, c'est vous ? murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Oui, c'est moi, répondit le personnage que nos lecteurs avaient sans doute reconnu.

M. Thiroux de Crosnes retrouva, avec le sentiment du danger, celui de sa dignité.

— Vous voulez ma vie ? dit-il en se tournant vers Chaulat, et d'une main il chercha les pistolets cachés sous les papiers.

— Non, reprit avec un sang-froid parfait le député de la Commune, qui vit le geste du lieutenant général. Non, la Commune vous ordonne de me céder votre place. Je viens l'occuper, voilà tout.

— La Commune, demanda M. Thiroux de Crosnes, qui avait quelque peine lui-même à comprendre le rôle que son devoir lui commandait. Ce n'est pas à la Commune que j'obéis, c'est au Roi !

— Vous vous trompez de jour, répondit Chaulat avec un calme imperturbable. Ce que vous dites était vrai le 13 juillet ; nous sommes le 16, monsieur.

— Le 16, eh bien ?

— Eh bien, entre le 13 et le 16, il y a le 14.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, monsieur Thiroux de Crosnes, que le 14 juillet, le peuple de Paris a pris la Bastille !

Le lieutenant général releva la tête.

— Une émeute ne peut ni créer un droit, ni changer un devoir, reprit-il avec une fierté courageuse.

— Et une révolution ? demanda le député municipal avec un sourire ironique.

— Non plus, répliqua avec fermeté M. de Crosnes.

— Je ne viens pas ici pour discuter, fit brusquement Chaulat, ma mission n'est pas de vous convaincre, mais de vous remplacer. Si vous niez mon droit, j'userai de la force.

— C'est inutile, répondit M. de Crosnes, en s'inclinant avec un geste d'ironie outragée. Mais laissez-moi brûler quelques papiers à moi personnellement.

— Je ne vous laisse rien brûler.

Le lieutenant général était debout, en face de Chaulat.

Il y eut un moment où M. de Crosnes saisit de la main un des pistolets ; il fut sur le point de brûler la cervelle au député de la Commune ; il s'arrêta, retenu soit par l'horreur qu'un honnête homme éprouve à donner la mort, même pour se défendre d'une agression outragée, soit par la certitude que la résistance était inutile.

— C'est bien, monsieur, je me retire.

Chaulat avait jeté les yeux sur les chiffres signés de lui et que M. Thiroux relisait quand le député municipal était entré.

— Tiens ! fit-il avec une expression de surprise, il paraît que nous étions trahis.

M. Thiroux de Crosnes jeta les yeux, et vit que ceux de Chaulat étaient fixés sur le papier auquel celui-ci avait confié son secret.

— Vous avez donné l'ordre qu'on me tuât !

— Oui, répondit Chaulat, mais j'ai changé d'avis, je vous chasse !

Le sang monta à la figure du magistrat outragé.

Au même moment plusieurs hommes entrèrent dans le cabinet ; c'étaient des Compagnons noirs.

— Où faut-il mettre les gens qu'on trouve ici ? demandèrent-ils.

— A la porte, répondit Chaulat. Il ajouta tout bas : Les papiers parleront mieux que les hommes ; et il se mit à lire les rapports déposés sur la table du ci-devant lieutenant général.

M. de Crosnes sortit. Sur le seuil des appartements qu'il avait occupés au Châtelet et dont il était ainsi brusquement chassé, il rencontra l'agent auquel il avait remis les trois ordres relatifs à l'Eveillé, au Marseillais et à l'Américain.

— Avez-vous rempli les ordres que je vous ai donnés tout-à-l'heure ? demanda-t-il.

— Ils sont peut-être exécutés à l'heure.

qu'il est, répondit le subalterne.

— Eh bien ! fit M. de Crosnes, en souriant assez tristement, nous aurons fait tous deux notre devoir jusqu'à la fin.

Il monta dans une voiture de place, qui attendait au coin de la rue des Lavandières.

— A Versailles ! cria-t-il au cocher, en lui mettant un louis dans la main, et un peu vite.

M. Thiroux de Crosnes, ci-devant lieutenant général de la police de Sa Majesté Louis XVI, allait rendre compte au roi son maître, de la manière dont ses pouvoirs lui avaient été retirés par la révolution naissante.

CHAPITRE XXI.

L'HÔTEL-DIEU.

En 1789, c'était déjà — ou c'était encore, comme on voudra, — le plus grand hôpital de Paris, cette immense maison noire, triste, à fenêtres nombreuses, à tous d'ardoise, montée à cheval sur le fleuve sombre en cet endroit comme un égout, l'Hôtel-Dieu.

A l'extérieur, l'Hôtel-Dieu était déjà ce qu'il est aujourd'hui, sauf un grand bâtiment, situé à la place où croissent maintenant les arbres d'un petit jardin.

Ce bâtiment, c'était la maison des enfants trouvés, ouverte par saint Vincent de Paul.

M. Guillotin, quand il quitta le grand Châtelet, le 16 juillet, vers neuf heures du matin, se rendit à l'Hôtel-Dieu.

Il était suivi à quelques pas par deux agents de la lieutenance de police.

Ceux-ci devaient surveiller les abords de l'Hôtel-Dieu, pour y découvrir l'Américain.

Ils devaient aussi faire transporter le Marseillais à la Tournelle, si le docteur Guillotin trouvait le malade transportable.

Le docteur suivait, tout pensif, les rues sombres qui du Pont-au-Change conduisaient à l'Hôtel-Dieu, la rue de la Juiverie, la rue aux Fèves, la rue de la Barillerie.

Sur la place du Parvis il trouva une grande foule.

On attendait la députation de l'Assem-

blée nationale, le *Te Deum*, peut-être le Roi.

Quelqu'un avait dit que Louis XVI viendrait et tous répétaient : « il viendra. »

Le médecin fendit les groupes, et arriva devant l'escalier, qui est devant l'hôpital, sur la place du Parvis.

Là se trouvait assise, debout, répandue sur les marches, accoudée contre les colonnes, une foule qui n'attendait ni le *Te Deum*, ni la députation, ni le Roi.

Il y avait des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards.

Les hommes juraient, les femmes pleuraient, les enfants criaient, les vieillards gémissaient.

Le spectacle de cette foule était horrible : c'étaient les frères, les sœurs, les femmes, les pères, les mères, les enfants des malades de l'Hôtel-Dieu, des blessés du 14 juillet.

La prise de la Bastille, l'immense émeute du 14 avait fait des blessés.

Ils avaient été transportés dans les hôpitaux. Beaucoup avaient été reçus chez des citoyens compatissants, le plus grand nombre avait été dirigé vers l'Hôtel-Dieu.

A l'Hôtel-Dieu, la place manquait : il n'y avait pas de lit pour tous les blessés ; il avait fallu renvoyer tous les malades, qui pouvaient, à la rigueur se trainer, retourner chez eux.

Cette première mesure exécutée, il y avait eu encore plus de blessés que de lits.

Alors on avait décidé que l'on mettrait dans le même lit deux blessés.

La décision prise par les administrateurs avait été exécutée.

Les salles étaient pleines. Les religieuses, corporation de saintes filles consacrées au service si rude et si rebutant des malades, et aussi ancienne que l'Hôtel-Dieu lui-même, allaient et venaient sans repos.

Les médecins ne suffisaient pas à la visite des malades, les chirurgiens aux opérations.

C'était grand chagrin pour tout le monde que le docteur Guillotin, médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu, ne fût pas là. On savait qu'il était à Versailles, aux États-Généraux, et on ne se plaignait pas.

Quelquefois un malade demandait,

quand on lui présentait une potion bien rebutante: "Est-ce que c'est M. Guillotin qui m'a ordonné ça?" — Non, lui disait-on, il est à Versailles.

Et le malade buvait la potion, qui lui paraissait plus amère.

Une autre fois c'était un blessé, auquel il fallait couper la jambe: "Est-ce que c'est M. Guillotin qui me la coupera?" demandait-il. — Non; répondait-on, il est à l'Assemblée.

Et le blessé se résignait.

Lui, le bon docteur, il ne se doutait pas que sa présence fût à ce point nécessaire à l'Hôtel-Dieu. A Versailles, on n'avait point dit qu'il y eût en beaucoup de blessés.

On avait entendu le canon dans la journée du 14, mais généralement les députés croyaient qu'à Paris le sang avait peu coulé, qu'on avait pris la Bastille par surprise, presque sans coup férir.

Ce ne fut qu'en arrivant à l'Hôtel-Dieu que le docteur Guillotin apprit, par un de ses élèves, l'étendue du mal, et le besoin qu'on avait de lui.

Comme il arrivait sous le vestibule de l'hôpital, une jeune fille, derrière laquelle se tenait un homme à figure étrange, se jeta aux genoux du docteur.

Celui-ci s'arrêta surpris.

La jeune fille était vêtue d'une robe de toile bleue juste-au-corps.

Ses yeux étaient rouges de larmes. Elle paraissait avoir longtemps pleuré.

Elle était pâle. Ses cheveux, mal retenus sous un petit bonnet, s'échappaient et tombaient sur ses épaules.

— Mon père! mon père! s'écria-t-elle en serrant les genoux de M. Guillotin, et en l'empêchant d'avancer. Je veux le voir. Laissez-moi entrer avec vous!

Nos lecteurs, qui, au commencement de cette histoire, ont déjà vu la Miette dans les souterrains du faubourg Saint-Antoine, et plus tard, au milieu du tumulte de la Bastille assiégée, savent que c'était une fille décidée de caractère et d'une volonté fort opinâtre.

Elle avait résolu d'obtenir l'accès jusqu'à son père, jusqu'au Marseillais.

— Mon enfant, dit le docteur, je voudrais vous faire entrer; mais ce n'est point possible. Vous voyez tout ce

monde: il attend comme vous à la porte.

— C'est mon père! Je n'ai que lui, je vous en prie, je vous en supplie, répétait la jeune fille.

— Ce n'est pas de votre âge! Vous veirez des choses qui vous feront du mal, mon enfant!

— J'ai du courage, je vous le promets.

— Croyez-moi, mon enfant! On a bien soin de votre père. Comment s'appelle-t-il? Je le verrai moi-même.

— Mon père est un ouvrier charpentier; il s'appelle le Marseillais; il a été blessé à la jambe. Je ne l'ai pas vu depuis mardi.

Au nom du Marseillais, le docteur regarda la jeune fille et l'homme qui était derrière elle. Les deux agents de M. le lieutenant général s'étaient rapprochés; ils se firent un signe.

— Mon enfant, restez là. Le cœur vous faillirait si vous entriez.

— Vous croyez, fit la Miette, et avec une rapidité plus grande que celle de la pensée, elle saisit une des longues épingles qui retenaient son bonnet et se l'enfonça dans les chairs de la main.

Le sang jaillit.

— Que faites-vous là, mon enfant?

— Vous voyez bien, fit la Miette sans pâlir, vous voyez bien que je suis courageuse. Laissez entrer avec moi toutes les femmes qui en feront autant.

La foule qui s'était groupée autour du docteur, et assistait à cette scène, fut prise d'un mouvement d'admiration.

Un frémissement de pitié courut dans les spectateurs.

— Laissez-la entrer! — Faites-la entrer! criait-on de toutes parts.

Le docteur Guillotin avait les larmes aux yeux.

— Mon enfant, dit-il, vous allez voir votre père; mais donnez-moi votre main.

La jeune fille tendit sa petite main qui dégouttait le sang.

Le docteur l'entoura d'une bande de vieux linge qu'on lui tendit.

— Merci, fit la jeune fille, et elle sauta au cou du vieux médecin, qu'elle embrassa.

Il y eut dans la foule comme un applaudissement.

La porte de l'hôpital s'ouvrit devant le docteur et la Miette.

L'homme sombre qui la suivait vout fut entrer. La foule murmura. Qu'avait-il fait, lui, pour mériter cette faveur ! demandait-on.

— Quel est cet homme qui vous accompagne ? fit le docteur en interrogeant la jeune fille.

— C'est mon parrain, reprit-elle, après un moment d'hésitation.

— Qu'il vous attende-là !

L'homme sombre se retira un peu en arrière de la porte.

Au même moment, un des agents de M. de Crosnes se mêlant à la foule cria d'une voix étouffée : *L'Américain !*

L'homme se retourna. C'était lui.

Il fut arrêté à la grande surprise de la foule et à la sienne. La foule se demandait pourquoi on l'arrêtait ; car, il n'avait rien fait de mal. L'Américain se demandait lequel de ses crimes lui valait cette arrestation.

Il essaya un moment de résister, mais cette tentative fut inutile.

Cependant le docteur pénétrait dans l'hôpital.

Il rencontra une religieuse.

— Tenez, lui dit-il, en lui présentant la Miette, voici une blessée ; il faut la panser. Il prit la main enveloppée de linge de la jeune fille et la montra à l'infirmière. Je viendrai la chercher tout à l'heure.

— Je n'ai besoin de rien, s'écria la jeune fille. Je veux voir mon père.

— Mon enfant, je vais moi-même m'informer où il est, et quand je l'aurai trouvé, je vous mènerai près de lui. Restez-là en attendant.

La Miette obéit. Elle jeta sur le docteur qui s'éloignait, un regard plein des ineffables tendresses de la reconnaissance et de la confiance.

Le docteur pénétra dans les longs corridors ; devant lui, plus vite que lui, courait dans l'immense hôpital le bruit de l'arrivée de M. Guillotin.

Les infirmiers le disaient aux religieuses ; les religieuses le répétaient aux malades. Les malades, d'un lit à l'autre, se passaient la bonne nouvelle.

L'une des principales salles, appelée alors la salle du Légat, était remplie de blessés de la Bastille, que la science

avait déclaré nécessaire d'amputer.

Plusieurs attendaient l'heure des opérations que d'autres avaient déjà subies.

Celui-ci avait une partie du crâne fracassée ; la boîte osseuse sous laquelle Dieu a caché cette boue blanchâtre qu'on appelle le cerveau était brisée : il fallait retirer les os fracassés et tailler à nouveau avec le trépan les bords de ce trou vivant, ouvert par la mitraille.

L'opération était délicate : les aides-médecins s'étaient consultés toute la soirée précédente, sur la manière dont l'opérateur, choisi parmi eux, devait s'y prendre.

Un autre blessé avait une balle dans l'estomac. Elle avait pénétré entre les côtes sans léser aucun organe vital : mais il fallait la retirer. Avec la balle, s'était engagé dans les chairs un fragment de l'étoffe qui formait le vêtement du blessé.

On espérait retirer la balle ; les pinces saisissent au fond des chairs et sous le réseau des muscles le plomb ou le fer ; mais le chiffon viendrait-il aussi bien ? S'il restait et qu'il se corrompît, de graves désordres se produiraient nécessairement.

A d'autres, la mitraille avait entamé les os, si délicatement compliqués, de l'épaule ; un blessé avait le pied cassé. Le membre pendait au bout de la jambe, retenu seulement par les chairs.

Si l'émeute, quand elle entraîne les citoyens aux chocs sanglants des luttes civiles, devait leur faire traverser d'abord les scènes lugubres des ambulances, bien des courages seraient glacés et les plus glacés et les plus insensés se calmeraient.

Ce matin-là, l'Hôtel-Dieu présentait réellement un horrible spectacle.

Les petites tables, placées au milieu des salles, étaient couvertes d'onguent, de cérat, d'emplâtres de sparadrap, de charpies, d'instruments chirurgicaux frais repassés et quelques-uns rouges encore.

Près des lits, de grands sceaux pleins de sang ; à côté, entassés dans de petits baquets, les membres des amputés, des bras, des pieds, des jambes, des mains, masse livide encore tiède.

L'odeur du sang fraîchement versé

imprégnait l'air; on ne respirait, dans ces longues salles, que les exhalaisons de la maladie.

On entendait des gémissements, des plaintes, des sanglots, parfois, sous les couvertures, comme des craquements d'os brisés, et, à de longs intervalles, les râles de l'agonie.

Au-dessus d'une des portes de la salle où gisaient les victimes de l'émeute populaire, on lisait ce verset de l'Évangile: "Je vous fais un commandement nouveau qui est de vous entraimer, et que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés."

A l'extrémité de la salle, près de la porte que franchit d'abord le docteur Guillotin, un jeune homme était couché.

C'était un Compagnon de la Croix; c'était Guillot, que nos lecteurs se rappellent avoir vu dans la mystérieuse réunion du 11 juillet.

Guillot avait été à la Bastille pour y remplir le devoir des Compagnons: empêcher le combat, arrêter l'effusion du sang, et relever les blessés.

Il avait été blessé lui-même: une balle lui était entrée dans les os du genou. Il avait été porté à l'Hôtel-Dieu.

Les aides-chirurgiens avaient décidé que la jambe serait coupée. Il était, croyaient-ils, impossible de retirer le plomb engagé dans le réseau que forment les cartilages du genou. L'amputation était nécessaire pour prévenir la gangrène.

Le jeune ouvrier était, comme il arrive, devenu enfant devant la douleur.

"Ma mère! disait-il en pleurant tout bas, ma mère!"

Près de lui, se tenait debout un camarade, lui aussi Compagnon de la Croix, Pinson, le gai Pinson, qui avait porté sa bonne humeur héroïque jusqu'au milieu de ces scènes horribles.

Pinson n'avait pas été blessé. Et il était venu soigner, garder, consoler son camarade.

— Crois-tu, disait Guillot, crois-tu que cela me fera bien mal, quand on va me la couper? et il montrait, sous les couvertures, le membre qu'on allait lui enlever.

— Allons donc, répondait gaiement Pinson, c'est tout de suite fini. Quand

ce sera fait, tu demanderas qu'on recommence, afin de te rendre compte, tu verras!

— Est-ce que tu as déjà vu des opérations comme celle qu'ils vont me faire? reprenait gravement le blessé.

— Cent fois, criait-il, j'ai vu faire — Est-ce qu'ils criaient beaucoup, ceux qu'on amputait?

— Non, non, ils causaient, comme nous causons.

— Sans plaisanterie, qu'est-ce qu'ils disaient?

— Ils disaient: "quel bon débarras, ce bras me gênait. C'est bien agréable qu'il soit parti."

Le malheureux Guillot ne paraissait pas convaincu.

— Mais ceux auxquels on coupait la jambe?

— C'était là comme pour les bras; et même beaucoup plus facile.

Et le blessé jetait autour de lui des regards effarés. Ses yeux étaient blanches.

— Si tu ne veux rien sentir du tout, dit Pinson, il y a un moyen.

— Lequel demanda Guillot, avec une curiosité anxieuse.

— Tu vas faire avec moi une prière au bon Dieu. Vois-tu, là-bas, le crucifix?

— Une prière? dit-il, quel est-il?

— Oui! Songe donc que si Dieu veut t'adoucir la souffrance, il n'a pour cela qu'un mot à dire. Ça lui est plus commode qu'à toi de donner un coup de biseau dans une pièce de vieux bois.

— Je le ferai, reprit Guillot. Ses yeux se levèrent vers le ciel et on vit ses lèvres frémir.

Il récitait tout bas quelques-unes de ces belles paroles que l'Église prête aux hommes pour qu'ils parlent à Dieu quand ils ont besoin de lui.

A peine avait-il achevé, que le docteur arriva près de son lit.

— Et cet enfant-là, dit-il, avec un ton de profonde commisération en regardant le jeune ouvrier, où est-il blessé?

Les aides lui expliquèrent la blessure de Guillot, la balle engagée dans l'ossature du genou, la nécessité d'une amputation.

— Voyons, fit-il, en écartant les cou

vertures, pour regarder le membre blessé.

Le pauvre Guillot devint horriblement pâle. De grosses larmes roulaient de ses yeux ; il serrait, à la briser, la main de Pinson.

— Monsieur le docteur, dit celui-ci, mon camarade tiendrait bien à garder sa jambe, si c'était possible ?

L'homme de science sourit de l'observation naïve et touchante du jeune ouvrier.

— C'est bien difficile, répondit-il après un moment de réflexion.

— Ce n'est pas impossible ?

— Non.

— Alors, nous sommes sauvés.

— Comment ?

— Vous êtes si habile ! monsieur le docteur.

— Et si bon ! reprirent plusieurs voix.

Le docteur regardait toujours avec la plus grande attention. Il tenait entre ses mains blanches et pleines de respect pour l'œuvre de Dieu, le genou du jeune blessé, il faisait jouer les ressorts de l'ossature. Guillot jetait de faibles gémissements.

— Une pince, cria le médecin.

On lui présenta ce qu'il demandait.

— Ne bougez pas, fit-il d'un ton impérieux.

Alors, on n'entendit plus rien, autour du lit, du malade. Les aides, rangés en cercle, regardaient, opérer le docteur ; Pinson tenait la main de Guillot ; celui-ci, les yeux au plafond, paraissait souffrir. Le docteur était à genoux, près du lit, il était penché, les yeux fixés sur le membre, nu et saignant, du jeune ouvrier. Il introduisit la pince entre les chairs, par le petit orifice qu'avait ouvert le plomb. Il agita en plusieurs sens l'outil délicat, puis tout-à-coup il poussa un léger cri : — Je, la tiens ! — et il retira de la blessure, une balle toute déformée, qu'il jeta à terre, près du lit.

En se relevant, il regarda avec une noble fierté les assistants. Il cherchait dans leurs yeux le reflet de la satisfaction qui éclairait le sien.

— Tu garderas ta jambe, fit-il, en laissant tomber sur le jeune ouvrier un regard attendri.

(A continuer.)

LES
SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

XII.

L'ÉGLISE ET LA SERRE.

(Suite.)

Gretty, indignée, n'avait pu s'empêcher d'arracher la fauvette des mains de sa compagne et de s'écrier :

— Tu as donc bien mauvais cœur, Thérèse ? Prends garde ! celle qui aime à faire souffrir un oiseau du bon Dieu finira par détourner d'elle les honnêtes cœur.

Jorgli, frappé de ces derniers mots, s'était levé en silence et s'était éloigné. Or, le bûcheron ne s'était pas marié avec Thérèse, et Thérèse n'avait point pardonné à Marguerite la leçon qu'elle lui avait donnée.

Cependant l'image de la Vierge semblait sourire douloureusement à la fille de Gaspard Mëlzer et lui dire :

— Tu vois bien, Marguerite, que toutes ces filles sans cœur ne peuvent comprendre la noblesse et la pureté de ton âme ; leurs sauvages instincts se sont révoltés devant ta nature chaste et candide ; pressant qu'elles ne pourraient jamais s'élever jusqu'à toi, elles ont voulu t'abaisser jusqu'à elles. Et c'est pour cela qu'elles ont arraché, sans pitié, une à une, les plumes de tes ailes d'ange !

Pendant que la grande Thérèse et ses bonnes amies s'éloignaient en caquetant, la sœur de lait de Fritz, fortifiée par la prière, se releva pleine de courage et de résignation, et après avoir essuyé ses dernières larmes, elle sortit de l'église.

Dame Catherine, qui emplissait en ce moment sa seille à la fontaine publique, avait laissé la porte du logis entrouverte. Marguerite profita de cette circonstance pour se glisser furtivement dans la maison ; puis elle courut s'enfermer dans la serre qui se trouvait située tout au bout du jardin. Cette serre était une grande cage vitrée construite dans l'angle de hautes murailles exposées au midi. Le bonhomme Mëlzer, pour épargner son bois et n'être pas

obligé de chauffer sa serre pendant les froids les plus rigoureux, veillait lui-même à ce qu'elle fût toujours hermétiquement fermée. Tous les endroits par où l'air extérieur pouvait entrer avaient été soigneusement bourrés de mousse, et de grands paillassons appliqués extérieurement sur le vitrage, depuis le sol jusqu'à la toiture, la garantissaient encore de l'âpre fraîcheur des nuits.

C'était seulement par le grand toit de verre, qui se soulevait au moyen d'une espèce de crémaillère, que les fleurs, quand le soleil frappait d'aplomb, pouvaient respirer et vivre.

Après avoir exploré le jardin d'un coup d'œil rapide et s'être bien assurée que personne ne pouvait la voir, Marguerite pénétra dans la serre, et afin que de l'extérieur on ne pût en ouvrir la porte, elle introduisit dans la gâche la lame d'une petite faucille qui se trouva sous sa main. Puis elle alla s'asseoir sur un banc de bois rustique auquel le vieux Melzer donnait l'hospitalité dans sa serre pendant les mois d'hiver, et cachant sa tête entre ses mains, afin de mieux concentrer sa pensée, elle se mit à résumer froidement, un à un, tous les événements qui s'étaient accumulés depuis la veille. En si peu de temps, que d'illusions évanouies, d'espérances éteintes et d'affections brisées ! Elle sentait sa tête s'alourdir ; plus elle essayait de fixer sa pensée sur les malheurs qui l'avaient frappée, plus leur souvenir semblait la laisser froide et insensible. Elle posa sa main sur son cœur : elle crut qu'il ne battait plus. Elle comprit qu'un grand vide s'était fait tout à coup dans son âme, que la vie, qui lui avait paru jusque alors riante et belle, ne pouvait plus être désormais, pour elle, qu'un chemin sans issue, le monde, qu'un désert, et qu'il était temps de mourir. Pauvre enfant ! elle n'avait approché ses lèvres de la coupe de la vie que pour en sentir l'amertume. Pourtant elle sourit et son front s'illumina d'une joie céleste ; elle venait de penser à Fritz, qui, lui aussi, allait bientôt mourir et ne tarderait pas à la rejoindre. Mais bientôt le sourire de ses lèvres et l'éclair radieux de son front s'éteignirent.

— Si Dieu, dans sa colère, allait me

damner pour l'éternité ! murmura-t-elle. Si je devais être séparée de mon ami dans le ciel comme sur la terre !

Puis, après un instant de silence :

— Non, c'est impossible. Dieu, qui est juste et clément, aura pitié de moi ! Il me pardonnera d'avoir cherché dans la mort un refuge contre des douleurs que je ne puis supporter. Vivre n'est un devoir que pour ceux qui ont des misères à consoler, des blessures à guérir ou quelqu'un à aimer ; mais vivre captive, isolée, sans pouvoir être utile à personne, sans pouvoir disposer seulement d'un krentzer en faveur des pauvres, sans pouvoir obtenir un regard bienveillant de mon père, c'est là une expiation stérile dont je n'ai pas le courage. Ceux qui sont impuissants à faire le bien n'ont-ils pas le droit de mourir ?

Des nuages, chassés tout à coup par le vent, firent place à de larges bandes d'azur, et le soleil darda ses chauds rayons à travers les vitres de la serre.

XIII.

LE RAVIN.

Marguerite se leva, mais ses genoux fléchissaient sous elle, et la sueur commençait à perler à son front. Elle marcha lentement, s'appuyant à chaque caisse d'arbustes pour contempler une dernière fois ces fleurs aimées, au milieu desquelles la mort devait la surprendre. Et toutes ces fleurs charmantes ou bizarres, ranimée par la chaleur qui leur venait d'en haut, se redressaient sur leurs tiges, tendant leurs calices au soleil, déployant leurs aigrettes et leurs éventails diaprés, et elles semblaient s'évanouir en disant :

— Mon Dieu ! qu'il fait bon de vivre !

Mais de chaque fleur s'exhalaient en même temps d'acre senteurs et d'enivrants parfums. Au milieu de ce bain d'effluves tièdes et odorantes, les lèvres de Marguerite pâlissaient, et ses paupières, en s'alourdissant, voilaient peu à peu son regard.

Cependant elle marchait toujours d'un pas chancelant, et elle aperçut, abandonnée dans un coin de la serre, une ancolie, petite fleur bleue qui

s'étiolait faute d'eau. Elle s'arrêta devant la chétive fleur et la regarda avec compassion :

— Pauvre petite, dit-elle, en l'effleurant de ses lèvres décolorées, toi aussi, comme moi tu vas mourir, car mon cœur est flétri comme ta tige est fanée. Peut-être étions-nous destinées à nous éteindre en même temps; toi, faute d'une goutte de cette rosée qui vient du ciel et vivifie la fleur; moi, parce qu'on m'a ravi l'affection et l'amour, qui seuls font vivre le cœur.

Tout en prononçant ces paroles, elle sentait que l'engourdissement gagnait ses membres, et qu'un assoupissement fiévreux, énervant, irrésistible, s'emparait de tout son être. En effet, les pénétrantes et délétères vapeurs qui se dégagaient des plantes et tournoyaient dans la serre obscurcissaient sa pensée, et la plongeaient dans une torpeur mortelle. L'enfant s'agenouilla sur un amas de joncs, se renversa doucement en arrière, les mains jointes pour la prière, appuya sa tête alourdie sur la caisse de la petite fleur bleue et s'endormit profondément.

Chose étrange ! l'ancolie, déjà fanée, se coucha sur sa tige flétrie et vint de son calice, effleurer le front de la jeune fille. A ce contact, Marguerite se réveilla comme sous un baiser, et entrouvrit ses grands yeux ardents de fièvre :

— Merci, petite fleur, soupira-t-elle, merci à toi, qui m'apportes le sommeil éternel.

Après avoir machinalement attiré jusqu'à ses lèvres ce calice, duquel se dégagaient de mortelles senteurs, elle s'endormit de nouveau sans regret pour la vie qu'elle allait quitter, sans une larme pour ceux qu'elle avait aimés et qu'elle ne devait plus revoir. Elle avait tout oublié.

Alors son sommeil, semblable à celui que procure l'opium, se peupla tout à coup de rêves étranges et de fantastiques visions. bercée par de suaves mélodies, elle voyait le ciel s'entr'ouvrir; au milieu d'un cercle éblouissant de lumière, des anges lui souriaient et l'appelaient; puis ils lui jetaient, pour l'aider à monter jusqu'à eux, de ces grands fils de la Vierge, que nous voyons, quand le soleil

se couche dans son lit de pourpre, flotter capricieusement dans l'air. Enlacée dans ce réseau de fils soyeux, elle sentait que les anges l'attiraient vers eux, que ses pieds se détachaient de la terre humide et froide, et que son âme, blanche et légère comme un nuage, s'élançait jusqu'à la voie lactée qui conduit aux portes du ciel. Mais à peine était-elle arrivée à ces hauteurs éthérées, qu'elle entendit une voix lamentable qui de la terre semblait s'élever jusqu'à elle. Et regardant en bas, elle aperçut Fritz qui l'appelait à son tour en lui tendant ses bras meurtris par d'indignes liens. Une blessure profonde rayait son front, et le sang qui s'échappait de sa plaie béante inondait son pâle visage et rougissait ses vêtements.

Cette voix, qui répétait incessamment son nom, avait des accents si plaintifs, si déchirants que Marguerite se réveilla. Cependant, ce n'était pas la voix du fils de la Maraunel; c'était celle du vieux Gaspard Melzer qui parcourait le jardin en criant :

— Grettly ! Grettly ! mon enfant, où es-tu ?

— Mon père ! murmura péniblement la jeune fille en se soulevant à demi. C'est lui qui me cherche. Il me cherche, et il me pleure... et moi, j'ai pu douter de son cœur. J'ai cru que sa colère serait implacable. J'allais mourir, fille ingrate, sans dire adieu à ce vieillard qui a pris soin de mon enfance et qui m'a aimée jusqu'à l'heure où j'ai mérité sa malédiction... sans me demander seulement qui sera là pour le consoler à son heure suprême... qui sera là pour lui fermer les yeux. Le chagrin m'a fait oublier mon devoir. Non, je n'ai pas le droit de mourir encore. Dieu doit réserver des châtiments terribles à l'enfant qui abandonne ainsi son père.

Alors, rassemblant, pour combattre sa torpeur, tout ce qu'il lui restait de force et de volonté, elle se traîna en s'appuyant aux caisses des arbustes et des plantes rares, essayant de gagner la porte. Hélas ! sa main défaillante ne put parvenir à arracher la faucille engagée dans la gâche. Elle voulut crier, aucun son ne s'échappa de ses lèvres, puis ses yeux se voilèrent et elle s'affaissa sur elle-même.

Cependant il lui semblait toujours entendre dans l'éloignement la même voix plaintive et désolée qui répétait :

— Grettly! Grettly! mon enfant, où es-tu ?

Vers midi, pendant que s'accomplissaient les derniers événements que nous venons de raconter, la veuve Wendel vint s'asseoir au seuil de la cabane de la vieille Ursule. Erath, qui demeurait sur la place, et à laquelle elle avait souvent rendu service. Il n'était question dans tout le village que de l'aventure de Fritz; aussi la bonne femme s'empressa-t-elle de demander à la Marannelé des nouvelles de son fils.

— Le père Kurthil voulait l'emmenner d'un côté, répondit tristement la veuve, le sergent voulait l'emmenner d'un autre, et comme ils ne pouvaient tomber d'accord entre eux, ils l'ont conduit chez le bourgmestre, où il a passé la nuit sous bonne garde. Ce matin, vers sept heures, le petit de la Geneviève est venu me dire de sa part que, de midi à une heure, on devait le conduire dans la prison de Stuttgart, et c'est pour le voir passer une dernière fois, continua la Marannelé en essayant ses yeux, que je suis venue chez vous, la mère.

— Pauvre garçon, soupira la vieille Ursule, lui qui était si honnête et si serviable à son prochain, lui qui a si bien soigné notre taureau avec les drogues que vous m'aviez données d'amitié. Cet animal, qui est sauvage comme un loup, se laissait faire pourtant; et tandis que Fritz lui frottait la tête entre les deux cornes, il se tournait tout doucement et lui léchait les mains. Si les bêtes avaient de la raison, c'est celle-là qui aurait du chagrin en apprenant ce qui vient d'arriver à ce cher enfant.

— Est-ce que ses accès de fureur ne sont pas encore calmes? demanda la veuve Wendel.

— Hélas! non. Pas plus tard qu'hier, il a rompu son lien et il a failli éventrer le cheval du père Zahn, notre voisin.

— Ah! ses accès ne sont pas encore calmes? murmura lentement la Marannelé. Eh bien! reprit-elle, après un instant de silence, il faut lui mettre une entrave, et le faire conduire à la prairie

tous les jours. Amenez-le-moi, mère Ursule.

La vieille se leva et alla chercher son taureau, qui était abrité dans une étable attenante à la cabane. Une petite fille lavait en ce moment la jupe rouge qu'elle comptait mettre le soir. Mais elle n'eut pas plus tôt aperçu l'animal, dont elle connaissait la méchanceté, qu'elle s'enfuit, laissant sa lessive inachevée. La veuve Wendel prit la bête par sa longe, lui fit faire quelques pas, et parut l'examiner avec une profonde attention. Cependant son regard et sa pensée étaient ailleurs. Elle songeait à Fritz, et ses yeux interrogeaient la route par laquelle il devait arriver. Elle l'aperçut bientôt au milieu des soldats qui lui servaient d'escorte. Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas de la place, la veuve saisit la jupe rouge abandonnée par l'enfant, la fit tourner devant les yeux irrités du taureau et lui en frappa la tête à diverses reprises. L'animal se leva furieux et se mit à bondir, lançant ses cornes tantôt à droite, tantôt à gauche, et cherchant partout un ennemi, car la veuve Wendel s'était enfuie dans la maison en entraînant la vieille Ursule. C'est alors que le sergent et ses hommes, ne soupçonnant rien de ce qui s'était passé, débouchèrent sur la place et se trouvèrent face à face avec ce redoutable adversaire.

Peu habitués à ce genre de combat, les soldats se débandèrent et s'enfuirent cherchant partout un abri. Mais toutes les portes étaient closes. Fritz, profitant de cet instant de désordre, courut résolument au-devant du taureau, qui, acculé contre un mur, frappait avec fureur la terre de la corne et du pied. L'animal attacha sur le jeune homme ses prunelles sanglantes; mais, le reconnaissant, il lui tendit son énorme tête, comme un éléphant qui retrouve son cornac. Plein de confiance alors, Fritz le prit par les cornes, sauta debout sur son dos, et escada lestement la muraille. Le sergent Mathias et un de ses hommes voulurent s'élancer à la poursuite du fugitif; mais le taureau, les voyant approcher, se mit en défense et leur barra le passage.

Pendant ce temps, le jeune sabotier gagnait du terrain. De mur en mur, il atteignit le toit d'une maison attenant

au jardin du vieux Melzer. Il est sauvé, ce toit de chaume franchi. Mais le sergent, arrachant le fusil des mains de l'un de ses hommes, ajusta Fritz et fit feu. Le fils de la veuve effleuré par une balle, porta la main à son front, oscilla un instant sur la pente du chaume et disparut dans le vide. En même temps, un second coup de feu partait du groupe des soldats, et à l'éclat de cette détonation se mêla un bruit singulier dont personne ne put se rendre compte. Tous, alors, avec un empressement bien naturel, laissèrent le taureau maître de la place, et coururent, par des chemins différents, cerner la cabane du haut de laquelle le prisonnier était laissé choir.

X Fritz était tombé sur la serre du bonhomme Gaspard et avait brisé le vitrage en passant au travers. Etourdi par la chute, il resta un instant affaissé sur lui-même sans pouvoir se relever. Mais, quoique aveuglé par le sang qui s'échappait de son front; il ne tarda pas à apercevoir, gisant à dix pas de lui, Grettly qui, étendue sur le sol, s'endormait dans une suprême agonie. Rien que par cette espèce d'intuition dont les amants seuls semblent doués, Fritz devina ce qui s'était passé. Grettly, dans sa douleur, avait voulu mourir. Arrachant la faucille passée dans la gâche, il ouvrit la porte, enleva Marguerite entre ses bras et alla la déposer sur le petit banc de mousse et de verdure qu'ombrageait le berceau. Puis, courant à la salle-basse, où d'ordinaire se tenait dame Catherine :

— De l'eau, vite, de l'eau ! s'écria-t-il en entrant.

En voyant tout à coup devant elle Fritz, à qui elle n'avait pas ouvert la porte, qui s'était introduit dans le logis à son insu, et dont le visage et les vêtements étaient souillés de sang, la ménagère recula d'effroi.

— Ah ! malheureux ! s'écria-t-elle, que vous est-il arrivé ?

— Il ne s'agit pas de moi, dame Catherine, mais de Grettly, qui se meurt. Venez, venez !

Dame Catherine prit en toute hâte un vase plein d'eau fraîche et suivit le fils de la veuve Wendel. Mais dans l'étroit couloir qui conduisait au jardin, ils rencontrèrent le vieux Melzer, qui,

depuis une heure, n'avait pas cessé de fouiller la maison, cherchant partout sa fille. En voyant Fritz couvert de sang le bonhomme s'arrêta stupéfait.

— Toi ici ! s'écria-t-il : que viens-tu faire chez moi, damné garçon ?

— Grettly se meurt ! sauvez-la ! Elle se meurt, entendez-vous ? répliqua le jeune sabotier hors de lui ; et, saisissant le vieillard par le bras, il l'entraîna au jardin.

— Ma fille ! répéta Melzer atterré, ma pauvre fille ! Oh ! misérable que je suis !

Arrivé devant le banc de mousse, tous trois s'agenouillèrent autour de Marguerite évanouie, lui mouillant les tempes, l'appelant par son nom et cherchant à la rappeler à la vie.

— Ma Grettly, mon enfant bien-aimée ! disait Gaspard en sanglotant, ouvre les yeux ; reconnais la voix de ton vieux père. J'ai été bien sévère, bien cruel envers toi, mais j'ai grand remords de t'avoir causé tant de chagrin, et c'est du fond du cœur que je te pardonne. Allons, souris-moi, chère petite, et que tout soit oublié.

Marguerite, ranimée par les bons soins de dame Catherine, souleva lentement sa paupière alourdie. Elle aperçut à ses pieds son père qui pleurait, et Fritz qui, pâle, tout sanglant, lui tendait les bras en souriant tristement, tel qu'il lui était apparu dans son rêve. Voyant pleurer son père pour la première fois, Marguerite prit la main du vieillard, la baisa et l'inonda de ses larmes.

— Oh ! j'ai été bien coupable et bien ingrate envers vous, murmura-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Pardonnez-moi, mon père.

— Qu'est-il donc arrivé à ma fille ? demanda-t-il à dame Catherine ; et, se tournant vers Fritz : — Et toi, comment te trouves-tu dans mon logis ?

— J'y suis entré bien malgré moi, maître Melzer, répondit le jeune homme. En traversant la place avec l'escorte qui me conduisait à Stuttgart, j'ai trouvé l'occasion de m'enfuir. J'ai escaladé quelques murailles et le toit de la maison voisine. Alors on m'a tiré un coup de feu, et je suis tombé dans votre serre.

— Dans ma serre !, s'écria le vieil avaré ; mais, malheureux, tu as dû défoncer mon vitrage et briser mes carreaux ?

— Je ne vous cacherais pas que j'en ai cassé quelques-uns sans le vouloir, maître Gaspard, et c'est bien heureux pour Grettly, qui, faute d'un peu d'air, allait mourir asphyxiée dans la serre, au milieu de ses fleurs.

— Alors c'est toi, qui, en tombant, l'as sauvée ? repartit Melzer après un instant de réflexion.

— Est-ce là un crime impardonnable, mon père ? murmura Marguerite en se jetant dans les bras du vieillard.

Au même instant on entendit frapper à la porte à coups de crosse de fusil. Dame Catherine courut à son guichet, et revenant aussitôt :

— Maître Gaspard, dit-elle tout effurée, ce sont des soldats qui demandent à fouiller la maison, et je crois bien ; hélas ! que c'est à ce pauvre Fritz qu'ils en veulent.

— A Fritz ? interrompit Gaspard. Oh ! oh ! c'est bon à savoir. Viens ça, garçon, continua-t-il en ouvrant une porte basse envahie par le lierre et les broussailles ; entre là, et quoi qu'il advienne ne bouge pas ; plus tard on te donnera la clef des champs.

Et après avoir refermé la porte :

— Maintenant dame Catherine, allez ouvrir à ces braves gens, et montrez-leur le chemin.

— Oh ! merci, merci, mon père, s'écria Marguerite avec un sourire plein de reconnaissance.

Et pendant que la ménagère accomplissait l'ordre du vieux Melzer :

— Nom d'un sabot ! continua le bonhomme, il ne sera pas dit que j'aurai livré à ces coquins-là un garçon qui vient de sauver ma fille !

Le sergent et ses hommes, après avoir fouillé la maison de Melzer dans ses moindres recoins, se retirèrent convaincus que Fritz ne s'y était pas réfugié, car, le cas échéant, le bonhomme qui était l'ennemi intime du jeune sabotier, n'eût certes pas manqué de le leur livrer. Ils se rabattirent alors sur les maisons du voisinage, mais sans plus de succès.

Mathias Werner était fort inquiet.

La disparition de Fritz lui enlevait non seulement les bénéfices qu'il avait rêvés, mais en réalité quarante bons florins sonnants qu'il avait payé comme avances, et dont il était personnellement responsable. Il ne trouva donc rien de mieux que d'attribuer la fuite de sa recrue à la négligence de ses hommes.

— Ça, mes gentils agneaux, leur dit-il, je vous ai confié, pour le conduire de la maison du bourgmestre de Nordstetten à la prison de Stuttgart, un garçon en bon état. Sous prétexte que, chemin faisant, vous avez rencontré un taureau furieux, vous avez abandonné votre prisonnier, qui, vous voyant fuir, s'est laissé gagner par l'exemple. Moi, votre chef, j'ai tiré sur le fugitif. Il est tombé sous mon coup de feu, vous vous êtes élançés à sa poursuite, je vous ai aidés dans vos recherches, et cependant vous n'avez pas retrouvé le jeune homme. Or, vous êtes corporellement responsables de tout prisonnier confié à votre garde. Je suis donc dans la dure nécessité de dénoncer ce fait au major, qui, vous le savez, n'est pas du tout commode. Ce que vous avez de mieux à faire, en cette occurrence, c'est de rentrer le plus promptement possible à la caserne, et de garder sur toute l'affaire le plus profond silence jusqu'à mon retour, qui ne peut tarder. Une fois seul, j'agirai sans éveiller les soupçons du voisinage. Je tends une souricière aux alentours de la cabane de la veuve, et je découvre en quel endroit s'est réfugié son fils. Alors je requiers main-forte et je l'apprends au corps.

— Bien joué ! repartit Karl, le soldat-orfèvre.

— Cependant, continua le sergent, si j'échoue dans cette dernière tentative, il ne vous reste plus, mes enfants, qu'à recommander votre peau à votre saint patron. Allez !

Les soldats prirent assez piteusement congé de leur chef, et s'éloignèrent en se promettant bien, entre eux, de ne pas dire un seul mot de leur mésaventure.

Le soir même, Mathias Werner alla s'embusquer dans un épais taillis, non loin de la cabane de la veuve, épiant avec une patience de chat tous ceux qui pourraient soit y entrer, soit en sortir.

Mais il eut beau guetter, il ne vit que deux ou trois bonnes femmes qui vinrent par curiosité visiter la Marannelé, sous prétexte de la consoler. La veuve filait devant sa porte ouverte, et Christly, qui avait repris son travail interrompu depuis quelques jours, rentra vers l'heure ordinaire du souper. Tout dénotait donc que Fritz n'était pas au logis.

Cependant le recruteur n'abandonna son poste d'observation que lorsqu'il vit s'éteindre la lumière.

Alors il se rapprocha de la cabane à pas de loup, et appliqua son oreille aux volets, espérant recueillir quelques mots qui pourraient l'aider à découvrir en quel endroit Fritz s'était caché. Tout demeura sombre et silencieux dans le logis de la veuve, et le sergent s'éloigna en se promettant de revenir le lendemain.

Le lendemain, en effet, il s'embusqua comme la veille et ne quitta sa cachette que quand la nuit fut venue pour aller rôder autour de la cabane. Mais aucun bruit ne s'en échappa, nul rayon de lumière n'apparut à travers les volets distoints. Découragé, Mathias allait se retirer cette fois en renouçant à son projet lorsqu'il entendit la porte s'entr'ouvrir doucement. C'était la Marannelé qui, enveloppée dans sa longue robe brune, sortait tenant à la main un panier. A la faveur de la lune, qui dardait en ce moment ses pâles rayons à travers les éclaircies du ciel, le sergent put voir que ce panier contenait une miche, une écuelle pleine et une bouteille de grès. Blotti dans l'ombre que projetait la cabane et respirant à peine, Mathias laissa passer la veuve en se disant à lui-même :

— Ou la Marannelé va souper chez quelque voisin pour achever sa soirée, ou elle connaît la retraite de son fils et elle va lui porter à manger.

En faisant cette dernière réflexion, le sergent Mathias était dans le vrai.

Sorti de chez Gaspard et n'osant retourner chez sa mère, où il se doutait bien qu'on ne tarderait pas à venir l'arrêter, Fritz s'était réfugié dans la grotte d'Egelsthal, chargeant dame Catherine de faire savoir à la Marannelé l'endroit qu'il avait choisi pour retraite, et la bonne ménagère n'avait eu garde d'y

manquer. Or, vers neuf heures, quand tout dormait dans le pays, la Marannelé mit dans un petit panier ce qui restait de vivres au logis, et gagna la vallée d'Egelsthal, ne se doutant pas que de loin le sergent la suivait. Arrivée devant une petite croix plantée au milieu d'un carrefour, elle s'agenouilla et remercia Dieu de lui avoir si miraculeusement conservé son fils.

Pendant qu'elle priait, Mathias Werner s'approcha doucement, et se posant debout devant elle :

— Que faites-vous donc là bonne mère ?

A cette apparition, la veuve se retourna brusquement, et reconnaissant cet homme, elle frissonna de tout son corps.

— Où diable allez-vous à pareille heure ? continua le sergent.

— Je viens chaque soir m'agenouiller au pied de cette croix, que j'ai en grande vénération, et j'y prie pour les âmes des trépassés, répondit la Marannelé.

— Est-ce aussi pour les trépassés que vous apportez cette miche de pain frais et ce cruchon de vin ?

— C'est la nourriture qui doit nous faire vivre le lendemain, mon pauvre Christly et moi, et chaque soir je viens prier Dieu de la bénir.

— Tu mens ! Ce n'est ni à ton petit ni à toi que ces vivres sont destinés.

— A qui donc ?

— C'est à Fritz.

— A Fritz ! murmura la veuve. Le pauvre enfant, hélas ! est perdu pour moi.

— Tu dis plus vrai que tu ne crois, sorcière ; depuis deux jours je te guette, et je sais maintenant où il s'est réfugié.

— Vous le savez ! s'écria la Marannelé, et moi, sa mère, je l'ignore.

— Ah ! tu l'ignore ? Eh bien ! je vais te l'apprendre. Ton fils est caché dans la grotte d'Egelsthal, dont les gens de ton village paraissent peu désireux d'indiquer le chemin aux étrangers ; mais la faim, qui fait sortir le loup du bois, saura bien faire aussi sortir ton fils de sa tanière.

Puis, arrachant le panier des mains de la veuve, le sergent passa le canon de son fusil dans l'anse et le chargea.

sur son épaule. La Marannelé poussa un cri désespéré et s'élança vers Mathias, les mains étendues en avant.

— Pas un geste, sorcière, ou je te tue comme je tuerais un chien. J'ai fait serment de m'emparer de ton fils, et tonnerre ! je l'aurai. Si toi, sa mère, tu refuses de me le livrer volontairement, je te jure qu'avant deux jours il sera mort de faim. Les hauteurs qui dominent la vallée sont gardées par mes hommes, qui feront feu sans pitié sur lui s'il se hasarde à quitter son repaire. Et moi, à partir de cette heure, je ne te quitte plus d'un instant, honorable veuve ! Ainsi tu peux à ton choix, maintenant, nier ou avouer que tu sais où niche ton damné Fritz. Je me contenterai pour ma responsabilité personnelle de le prendre mort si tu ne consens à me le livrer vivant. Choisis !

La veuve attacha sur le sergent un regard effrayant de haine et de menace. Si elle avait eu en ce moment une arme entre les mains, certes, elle n'eût pas reculé devant un meurtre ; elle eût tué sans miséricorde cet homme qui décidait ainsi de la vie de son fils.

— Mon Dieu ! dit-elle cependant de sa voix la plus calme après un instant de silence, si j'étais sûre que vous ne verserez pas le sang de ce pauvre garçon, vous comprenez bien que j'aimerais mieux vous le livrer que de le laisser mourir de faim dans son refuge ou de l'exposer à tomber sous le feu de vos hommes. Mais, quand une fois vous le tiendrez dans vos serres de vautour, sais-je, moi, quel châtement vous lui infligerez ?

— Je vous l'ai déjà dit, répliqua Mathias Werner avec un accent de vérité auquel pourtant la veuve ne se laissa pas prendre, il en sera quitte pour quelques mois de prison, voilà tout. Cependant, se hâta-t-il d'ajouter, souvenez-vous que chaque heure qui s'écoule, en aggravant sa faute, rend la punition qui l'attend plus sévère.

— Oh ! si j'étais bien convaincue que vous ne cherchez pas à m'abuser, et qu'il en fut quitte pour la prison, comme vous me l'affirmez, je vous le livrerais sans remords.

— Pourquoi douter de ma parole ? dit le sergent.

— Si vous voulez que j'aie confiance en vous, jurez-moi devant Dieu qu'on ne le tiendra pas.

— Je le jurerai cent fois, mille fois, s'il le faut.

— Le serment est chose sainte et sacrée, Mathias Werner, et si vous trompiez une pauvre mère qui va vous livrer son enfant, ce serait un crime, songez-y.

(A continuer.)

LE FEUILLETON

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an \$1,

un numéro 5 centimes.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement franco :

M. HÉBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :

M. Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriaque Chaput, L'Assomption.

M. L. Ar. Derome, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain.

M. N. Picard, Laprairie.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. E. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

M. Jos. Ostigny, Chambly.

LE FEUILLETON est en vente au dépôt de Journaux de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

H. HÉBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.